

4 211
133

CHEFS-D'OEUVRE

DE

DEMOSTHÈNE

ET D'ESCHINE,

TRADUITS

SUR LE TEXTE DES MEILLEURES ÉDITIONS CRITIQUES;

PAR J.-F. STIÉVENART,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE GRECQUE, ET DOYEN DE LA FACULTÉ
DES LETTRES DE DIJON.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6;

CHEZ GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE, 13, ET PALAIS-ROYAL, 215 BIS.

1845.

PREFACE.

« FRANCHEMENT, écrivait Voltaire à l'abbé d'Olivet, nous autres Français, nous ne sommes guère éloquents. Nos avocats sont des bavards secs, nos sermonneurs des bavards diffus, et nos faiseurs d'oraisons funèbres des bavards ampoulés. »

Je ne sais trop ce qu'aurait dit le même juge de nos orateurs politiques : mais le mot qu'il s'est plu à répéter ne leur eût pas été épargné ; et Voltaire, comme le moderne Timon, aurait, je le crains bien, trouvé là une quatrième catégorie de bavards.

Cet arrêt, qui semble une boutade, est juste au fond. Bossuet seul, peut-être, dans ses plus belles oraisons funèbres, a le droit d'en appeler hautement : nous le disons, pénétrés de respect pour le génie de Massillon et de Mirabeau.

A notre loquacité oratoire, essayons d'opposer, sinon comme antidote, au moins comme utile sujet d'études, l'éloquence si sobre et si pleine à la fois des deux plus grands orateurs qu'ait produits le peuple de la Grèce le plus amoureux de paroles.

Le même jour, à Athènes, devant le rocher de la tribune, purent se rencontrer trois hommes qui marquent les trois grandes phases de l'éloquence profane en Grèce : en effet, l'époque de son perfectionnement, dans *Démosthène* surtout, se trouve placée entre celle des premiers sophistes, qui aboutit, par Gorgias, à *Isocrate*, et l'école asiatique, dont *Eschine*, supérieur à cette école même, jeta plus tard les fondements à Rhodes et dans l'Ionie.

Démosthène naquit à Pæania-le-Haut, bourg de l'Attique, la 4^e année de la xvi^e olympiade, 385 ans avant J.-C. Enfant, il perdit son père, qui était un riche armurier. Il avait une sœur, plus jeune que lui, laquelle, dans la suite, donna le jour à l'orateur Dèmecharès. Ses tuteurs dilapidèrent sa fortune, et négligèrent l'éducation du frère adolescent confié à leurs soins. Démosthène alla, presque malgré eux, entendre Platon et Euclide

de Mégare. Résolu dès lors à poursuivre un jour devant les tribunaux les infidèles dépositaires de son patrimoine, il lut, dit-on, avidement une rhétorique ou instruction écrite d'Isocrate, qu'un ami lui avait procurée. Bientôt il prit Isée chez lui, et étudia pendant quatre ans sous la direction de ce maître, dont la véhémence, devenue plus tard proverbiale¹, répondait mieux à l'idée, confuse encore, que le jeune élève se faisait de la haute éloquence. Enfin, ayant un jour entendu Callistrate parler devant le peuple, il brûla d'entrer dans la carrière sur laquelle cet orateur avait jeté tant d'éclat.

A dix-sept ans, il plaida contre ses tuteurs, et prononça, pour les divers incidents de ce procès, cinq plaidoyers qui le lui firent gagner : il est difficile de croire, avec Photius, qu'il fit à ses tuteurs la remise totale des restitutions auxquelles ils furent condamnés. Les discours que le jeune Athénien écrivit dans cette occasion, retouchés peut-être par Isée, nous sont parvenus. « Mais, lorsqu'il essaya de parler dans l'assemblée publique, il s'aperçut de tout ce qui lui manquait encore ; deux fois il fut repoussé par des huées. Les Athéniens, peuple instruit et railleur, se moquèrent de son style pénible et de sa prononciation naturellement embarrassée. L'acteur Satyrus le ranima et lui donna des leçons. Démosthène mit en usage une obstination infatigable et ingénieuse pour former sa voix, fortifier sa poitrine, corriger ses gestes, et acquérir ce grand art de l'action, qu'il estimait le premier de tous, sans doute en proportion des efforts qu'il lui avait coûté. Il ne poursuivait pas avec moins de zèle l'étude du style et de l'éloquence. Les anciens nous parlent de ce cabinet souterrain, dans lequel il demeurerait enfermé plusieurs mois, la tête à demi rasée, copiant Thucydide, s'exerçant à tout exprimer en orateur, préparant des morceaux pour toute occasion, sans cesse déclamant, méditant, écrivant². »

Il reparut à la tribune à l'âge de vingt-cinq ans, et obtint un brillant succès contre Leptine, citoyen puissant, auteur d'une loi qui défendait qu'aucun Athénien, excepté les descendants

¹ *Isæo torrentior*, dit Juvénal (III, 74.)

² M. Villemain, art. *Démosthène*, dans la Biographie Universelle.

d'Harmodius et d'Aristogiton, fût exempté des magistratures onéreuses. Il écrivit ensuite beaucoup pour le barreau. « Ces travaux, dit encore son meilleur biographe moderne, étaient, après son patrimoine, la source principale de sa fortune. On ne peut douter qu'il n'ait composé beaucoup de discours que nous n'avons plus. On remarque, dans le grand nombre de ceux qui nous restent, que presque aucun n'est apologétique. Le caractère âpre et violent de Démosthène le portait au rôle d'accusateur, si pénible pour Cicéron ; il le remplit plus d'une fois en son nom et pour ses propres injures. »

La principale gloire de Démosthène lui est venue de ses discours politiques. La force de son génie lui assura la plus grande influence pour gouverner Athènes ; Athènes, démocratie imprudente, avide de procès et de scandales de tribune, usant le reste de ses forces à applaudir aux délations apportées chaque jour à des milliers de juges passionnés, ou perdant, par les indiscretions inséparables de ses délibérations tumultueuses, autant que gagnait Philippe de Macédoine, adversaire maître de ses secrets comme de ses soldats ; démocratie brave encore, mais trop vaine de ses anciens exploits pour croire qu'elle eût besoin de se signaler sur de nouveaux champs de bataille ; remettant à des mercenaires, qui la ruinent et la trahissent, cette épée de Marathon, qu'elle sera bientôt réduite à faire passer, par une humiliante et périlleuse nécessité, dans la main de ses esclaves, vingt fois plus nombreux que leurs maîtres ; démocratie énervée et languissante, qui, à la voix de son plus grand orateur, rallie à grand' peine quelques membres de cette nation grecque, née divisée¹, et, poussée à un dernier combat à coups d'éloquence, n'y saura pas plus vaincre que n'avaient fait, un siècle et demi plus tôt, les Barbares d'Asie lancés par le fouet de leurs chefs sur les lances immobiles des soldats de Miltiade et de Thémistocle ; démocratie envieuse, préférant les généraux avides et inhabiles qui la flattent, à Phocion, qu'elle récompensera bientôt de ses services et de ses vertus par la ciguë ; démocratie mendicante, qui, aux fêtes solennelles, ne sait plus que s'enivrer de

¹ Mot de M. J. de Maistre, *Du Pape*, l. IV, c. II.

spectacles, après avoir tendu la main aux aumônes du Trésor; démocratie, enfin, assez dégénérée pour exiger que l'éloquence déploie toutes ses ressources, pas assez pour être sourde, à cette puissante voix qui la reliendra un moment sur le bord de l'abîme.

Ce fut donc la chute imminente de la liberté grecque, menacée par le conquérant macédonien, qui éveilla toute la sollicitude de Démosthène. Il puisa ses inspirations dans le patriotisme le plus élevé et le plus pur. Sa politique avait sa source dans les plus intimes affections de son cœur. Si, à l'âge de près de cent ans, et à la nouvelle du désastre de Chéronée, Isocrate, se laissant mourir, fut, comme citoyen, aussi grand que Démosthène; si, comme homme d'État, il lui fut peut-être préférable, en ce que, calculant mieux les forces de l'ennemi et celles de sa patrie, il voulut prévenir le choc des républiques grecques corrompues, divisées, contre une monarchie chaque jour plus formidable, et détourner vers la Perse les regards de Philippe, on ne voit pas sans une profonde émotion, dans l'orateur Démosthène, cette lutte d'un seul homme se débattant contre son siècle avili en faveur de la liberté mourante; et, à ce titre, le respect et l'admiration de tous les siècles lui sont acquis.

Depuis le moment où Démosthène résolut d'arrêter, avec les seules ressources de la parole, la Macédoine débordant sur la Grèce, sa carrière publique n'eut plus qu'un seul objet : guerre à Philippe. Pendant quatorze années, le rusé conquérant ne put faire un pas sans se retrouver en face de ce redoutable adversaire, qu'aucune tentative de sa part ne réussit à corrompre.

Le caractère public de Démosthène n'est pourtant pas sans tache. Guerrier, il montra peu de courage à la bataille de Chéronée; ambassadeur à la cour de Macédoine, peu de dignité et de présence d'esprit. Il fut aussi convaincu d'avoir accepté de l'or de la Perse : mais dans quel but ? pour contre-balancer l'effet désastreux de l'or de Philippe, et susciter à ce prince de nouveaux adversaires.

Démosthène succomba dans cette lutte contre l'ennemi de l'indépendance nationale. Philippe mort, il se hâta de former des ligues nouvelles; mais le jeune Alexandre, après avoir livré Thèbes aux flammes, vint demander la tête de plusieurs orateurs, au